UNE

# AVENTURE De Bal Masqué

## La vie mondaine d'autrefois

Rien ne semble plus démodé aujourd'hui qu'un bal de l'Opéra. Mais il n'en était pas de même sous l'ancien régime.

Nous retrouvons à ce sujet dans le si curieux "Mémorial" du baron de Norvins—qui fut, comme on sait, le chroniqueur mondain des derniers temps du règne de Louis XVI et du Premier Empire—ces amusantes pages dans lesquelles l'auteur, alors âgé de vingt ans à peine et conseiller au Châtelet, raconte comment il s'aventura en Arlequin au bal de l'Opéra, un lundi gras de l'année 1788.—et y "intrigua" fort la jeune Mme de Staël, qui commençait à briller du plus vif éclat dans les salons de l'époque

Les bals de l'Opéra du dimanche et mardi gras appartenaient de droit à la tourbe parisienne. Aussi le lundi était le jour d'élite pour la bonne compagnie, celui où, à cause de la fin du carnaval, la gaieté était plus permise et où devaient se résoudre, pour une fin quelconque, les intrigues et les mystifications des bals précédents. On y allait en nombre par salons. Les maîtresses de maison réunissaient à souper un choix d'intimes, hommes et femmes; et, vers minuit, on partait pour l'Opéra.

Le lundi gras, un de ces projets de bal masqué avait réuni chez ma mère une société assez nombreuse, et au moment de partir, comme on ne voyait pas préparé à prendre ma part à cette partie de plaisir, je prétextai le besoin que j'avais de me lever matin pour expédier des affaires à mon rapport. Il y avait juste un mois que j'étais conseiller au Châtelet. On loua unanimement mon zèle, on me souhaita une bonne nuit et l'on partit très édifié d'une sagesse aussi précoce.

Après le départ de ma famille pour le bal masqué, j'étais remonté chez moi. Mais au lieu de me coucher pour me lever matin, j'endossai un habit.... d'Arlequin, puisqu'il faut l'avouer. La vulgarité de ce costume fut tempérée par des bas de soie bien blancs, des souliers de peau de chèvre et une jolie paire de boucles d'argent mat, récemment inventées par Foncier. Le bonnet gris et la batte horizontale complétaient mon déguisement. Une fois vêtu, je jetai sur mes épaules le manteau que je portais pour aller au Châtelet, et suivi de mon "fidèle Frontin," je montai dans une voiture de remise.

J'arrivai au bal une demi-heure après ma mère et la société; je trouvai celle-ci encore toute groupée à l'entrée du parterre, n'ayant pas eu le temps ou peut-être l'envie de se séparer. Alors, voyant là tout ce monde qui venait de me souhaiter une bonne nuit, je partis d'un fou rire d'Arlequin, si bien déguisé et masqué que ni mes parents, ni mes amis ne reconnurent ma voix.

Après ce coup d'essai favorable, je risquai bravement la parole et j'eus le même succès. On était si loin de songer à moi! Je riais beaucoup d'entendre mes parents dire aux curieux que j'étais couché depuis longtemps et que, d'ailleurs, un pareil déguisement n'eût pas été de mon goût. Et, en effet, c'était là la pierre d'achoppement: l'habit d'Arlequin sentait trop son populaire et ne pouvait d'ailleurs être affronté impunément que par des hommes d'esprit à la mode, en possession de tout risquer et de tout se faire pardonner. Cette grave considération ne m'avait pas échappé, et je ne faisais encore qu'affronter, bien loin de la vaincre, la difficulté de mon personnage; mais bien décidé à légitimer mon audace, j'eus l'heureuse idée d'improviser un caractère qui pût la justifier, au moins au début, et me gagner les esprits.

Je me donnai donc pour le prévôt du célèbre Léonard, coiffeur de la Reine. C'était moi, qui, alors que mon patron était revenu à Versailles pour le service de Sa Majesté, avais la mission de coiffer les belles dames de la société et les amies de leurs maris; ce qui faisait que j'étais complètement au courant des amours distinguées de la Capitale, sans être obligé au secret.

Quelques mots adroitement jetés à mes auditeurs des deux sexes accréditèrent mon nouveau personnage. Mais pendant que je débitais ainsi ma marchandise, un domino élégant s'écria:

— Voyez comme cet Arlequin est bien chaussé. Il n'est pas venu à pied!

—Non, sans doute, beau masque, répondis je; je suis venu avec vos femmes dans votre voiture. Nous avons eu aussi notre petit souper, et vos chevaux ont fait deux fois le voyage.

Puis m'approchant respectueusement de son oreille, mon chapeau sous le bras, et écartant de mon épée de bois les curieux qui nous entouraient, je lui dis tout bas son nom et celui de son hôtel.

—Grands dieux! s'écria-t-elle, il me connaît!

Cette petite scène me concilia tout à coup les esprits et la familiarité avec laquelle je parlai aux hommes détrôna insensiblement en ma faveur la fable sous laquelle je venais d'endosser mon habit d'Arlequin. Je restai donc Arlequin de bonne compagnie. Mon rôle étant fini avec mes parents et mes amis, je quittai brusquement par une pirouette l'assemblée de famille et je me perdis dans la foule.

Ce succès m'en faisait espérer d'autres en dehors de mes habitudes. Je remarquai toutefois que j'étais suivi d'un de mes spectateurs, homme très spirituel, à qui la cour et la ville étaient parfaitement connues, et il me vint dans l'esprit, en me découvrant à lui, de l'engager à se faire mon compère ou plutôt mon conseil et mon guide. Car à dix-neuf ans, débutant dans le monde, j'étais bien loin de tout ce qu'il fallait savoir pour tirer parti du déguisement que j'avais osé prendre.

Fort heureusement, celui qui me suivait avait la même idée que moi, dans le désir tout aussi naturel de s'amuser davantage encore en se servant de mon Arlequinade.

—Dites-moi qui vous êtes, me dit-il, et je vous réponds que nous allons nous divertir. Je vous mettrai au fait d'une foule de choses et de personnes: votre incognito donnera aux unes une grande valeur, aux autres une grande curiosité.... Qui sait ce qui peut arriver? Le bal de l'Opéra est une grande aventure .... Vous êtes tout nouveau venu .... Vous sortez du collège ou des pages?..... Et d'ailleurs, vous avez déjà le mérite de nous connaître sans être reconnu d'aucun de nous.... Tenez; je me charge déjà de vous désigner les dames de la Cour, et voici le chevalier de Mende qui passe — et en disant cela, il l'arrêta par le bras, — qui vous mettra au courant de celles de la ville; et il en sait long!

—J'accepte, répondis-je marquis de Cubières. J'allais vous proposer ce que vous m'offrez, et si vous et le chevalier de Mende-Maupas me promettez de garder notre secret jusqu'au mercredi des Cendres, disposez de moi.

Ils le promirent et je me nommai. Et comme ils avaient été témoins de la mystification dont j'avais gratifié ma famille et mes amis, leur considération pour moi augmenta encore.

—Un Arlequin conseiller au Châtelet, dit le chevalier de Mende ça ne s'est jamais vu! Quelle bonne fortune! Marchons!

Comme nous causions en marchant et que le voisinage de mes deux acolytes si connus donnait quelque curiosité aux personnes qui voyaient un Arlequin si bien entouré, nous fûmes attirés et entourés en même temps par un groupe très animé et très nombreux au centre duquel étaient en présence et en hostilité très active deux interlocuteurs de premier ordre. Dans l'un je reconnus à la fin, tant j'eus de peine à me faufiler, le chevalier de Champcenetz, officier aux gardes françaises, fils du gouverneur des Tuileries, si connu pour la causticité et la finesse de son esprit, par ses bons mots, ses pamphlets, ses épigrammes et d'autres succès.

—Le domino, me dit Cubières, c'est la jeune baronne de Staël (elle avait vingt-trois ans), avec laquelle Champcenetz est en guerre ouverte depuis son épigramme:

Armande a pour esprit tout ce qu'elle entend dire...

N'allez pas vous frotter là; la partie est trop forte, et nous avons de quoi nous amuser ailleurs.

Mais il n'avait pas achevé sa phrase qu'avant forcé tout à coup le rang des spectateurs qui étaient devant moi, je m'étais placé effrontément entre les deux combattants, mettant entre eux mon épée de bois, me disant envoyé par la chevalerie de Bergame pour me mesurer avec l'ennemi du beau sexe de Paris et venger les dames de ses attaques déloyales? puis, accompagnant cette burlesque déclaration de toutes les simagrées d'Arlequin les plus drolatiques, je dévisageai les interlocuteurs.

Un morne silence frappa soudain les deux athlètes. Mme de Staël surtout demeura comme abasourdie d'une pareille apparition, à laquelle peut-être, en femme de bonne compagnie, elle préférait les impertinences de Champcenetz. Elle paraissait, malgré le feu roulant de mes galanteries, peu disposée à les accepter, car réellement elle pouvait bien s'en passer. Quant à Champcenetz, dont cet impromptu venait, à mon grand regret, de briser la parole, il se dandinait à la manière d'un beau, jeune et insolent seigneur qu'il était, et il me toisait comme si je m'étais échappé de la Courtille. Mais je ne lui laissai pas le temps de se remettre ni d'émettre sa pensée, et, l'apostrophant brusquement, en homme qui connaissait sa littérature et celle de Mme de Staël et entremêlant cette diatribe de quelques mots plaisants sur plusieurs de ses aventures récentes, je trouvai à lui débiter tant de sarcasmes que j'eus bientôt tous les rieurs de mon côté et que je fus enfin avoué tout haut par Mme de Staël pour son champion. Alors, mon triomphe fut complet et avec raison elle disait connaître tout le monde, excepté moi. Champcenetz se défendit le mieux qu'il put contre ce guet apens, où, j'ose le dire, la malice, la moquerie et la courtoisie furent égales, ainsi que l'autorisait dans la bonne compagnie la licence toujours convenable des bals de l'Opéra. Il avait d'ailleurs à mon égard et à celui du public le grand désavantage d'être connu et d'être à visage découvert, tandis que j'avais l'avantage de n'être connu de personne, pas même de lui, quand je n'aurais pas été masqué.

Nous nous séparâmes comme deux rivaux qui ne devaient pas s'oublier. Aussi, le mercredi des Cendres, à midi, on annonça chez lui "l'Arlequin du lundi gras." Il connut ainsi ma figure et mon nom.

—Vous avez été charmant, mon très cher ami, me dit-il. Peste! quel début! Vous promettez beaucoup et vous tiendrez davantage... Mais elle me le paiera.

En effet, peu après, Champcenetz fit paraître sous la rubrique de "Genève, patrie de Mme de Staël," une critique très amère de ses lettres sur Rousseau.

LES

# Petits Souliers

Je voyageais en Irlande avec quelques amis. Nous nous trouvions alors sur la côte sud-ouest et traversions le Connemara, la partie la plus pauvre de ce pays si pauvre, s'étendant entre Galway, Clifden et Westport.

Si quelque chose doit donner l'impression terrifiante de l'aridité et de la misère, c'est bien le Connemara. Une immense douleur semble peser sur ce coin de terre. Pas de culture; à gauche, des plaines basses et s'étendant jusqu'à la mer; à droite, une chaîne de montagnes pelées, comme ravagées par un vaste incendie; des espaces immenses sans un village, sans une maison même. Celles qu'on rencontre à deux heures d'intervalle quelquefois se réduisent à quatre murs de pierres juxtaposées sans ciment avec un toit noir et bas d'où sort un mince filet de fumée bleue.

Quand on passe devant un de ces taudis, il s'en échappe une grappe d'enfants de cinq à douze ans, pieds nus, hâves et déguenillés. Poussant des exclamations bizarres, dans un langage moitié irlandais, moitié anglais, ils se mettent à courir après la voiture, pendant plusieurs milles. D'une main suppliante ils vous tendent soit de pauvres sabots à peine dégrossis, soit des bas de laine, soit quelque petit bouquet de fleurs pâles, cueillies aux flancs de la montagne. Ils courent, se hâtent, se bousculent:—"Penny, please! Penny, please!" répètent-ils en chœur.. Leurs pauvres voix grêles et argentines continuent longtemps ce chant monotone.... Un penny leur est-il jeté? Aussitôt bagarre, lutte, coups de poing.... Le vainqueur reste en route, les autres regagnent la voiture.... peu à peu la petite troupe se désagrège.... à bout de forces, essoufflés, les plus jeunes s'arrêtent.... d'autres font comme eux.... plus que trois, plus que deux, plus qu'un enfin qui roule à son tour dans la poussière soulevée par les roues, jetant un dernier: "Penny, please!" de sa voix rauque et haletante.

Vers onze heures nous étions près d'arriver à Oughterard, près du lac Corrib, lac parsemé d'îles aussi nombreuses, au dire des habitants du pays, que les jours de l'année. C'est à Oughterard que nous devions déjeuner. Depuis quelque temps déjà, une petite fille d'une douzaine d'années environ suivait notre voiture. Seule elle avait persisté d'une troupe de cinq à six enfants que nous avions semés le long du chemin.

Déjà grande et élancée pour son âge, elle avait une tête charmante, du beau type irlandais, très brune avec de grands yeux bleus. L'activité de la course mettait du rose sur ses joues; sa bouche largement ouverte, pour aspirer l'air, montrait des dents éclatantes; sa rude chemise en toile bise, — tout son costume avec un pauvre vieux jupon trouvé—s'ouvrait sur sa poitrine blanche, très fine, et qui, semblait-il, devait être meurtrie par ces vêtements grossiers. Ses pieds nus, remarquablement minces et élégants, semblaient voler dans la poussière .... Pauvre petite! Le cœur se serrait à la voir ainsi!

Tout à coup, elle poussa un cri, étendit les bras et tomba en avant.

Nous fîmes arrêter la voiture. Ce n'était presque rien. Un caillou tranchant lui avait entamé légèrement l'orteil, qui saignait un peu.

Nous lui demandâmes qui elle était, d'où elle était; elle s'appelait Betsy et habitait Oughterard. Nous lui dîmes de monter avec nous, que nous la conduirions jusque-là. Elle nous regarda, ne comprenant pas. Nous dûmes lui répéter deux fois la même chose. Elle rougit de plaisir et nous lança un long regard, tout chargé de reconnaissance.... En voiture!.... Quelle joie!..... C'était sans doute la première fois de sa vie.

Dix minutes après, nous étions à Oughterard, pauvre village d'une quarantaine de maisons. Nous donnâmes deux schillings à l'enfant. Elle ne pouvait en croire ses yeux.

Comment elle boitait un peu, je pensai que la plaie de son orteil pourrait s'envenimer par la marche et la poussière. J'entrai dans la boutique d'un cordonnier, la seule de l'endroit peut être, et y achetai une paire de souliers.

Betsy m'avait regardé faire, intriguée: elle me suivait de l'œil, à travers les vitres de la boutique. Quand elle me vit sortir, venir à elle et lui tendre les chaussures en lui disant que c'était pour elle, ce fut une stupéfaction profonde, une ivresse invincible, un éblouissement.... Elle n'osait les prendre; entourée de trois ou quatre fillettes qui regardaient aussi, les yeux écarquillés, elle tendait la main, puis la retirait.... Enfin, comme j'insistais vivement, elle saisit les souliers et s'enfuit en bond sautant de joie, sans même me dire merci.

—Petite sauvage! pensai-je. Et je rejoignis mes compagnons, déjà à la table dans l'auberge.

Nous avions fini de déjeuner et allions remonter en voiture, quand je sentis une petite main qui prenait la mienne et cherchait à m'entraîner. C'était Betsy.

—Venez, sir, me disait-elle, venez.....

—Et où veux tu me conduire?

—A notre maison, tout près d'ici.....

Je la suivis. Mes compagnons en firent autant, un peu intrigués.

Elle nous mena au fond d'une ruelle étroite, devant une humble maison. Elle poussa la porte et nous entrâmes.

Une pièce unique, à peine meublée, morne et triste, sans plancher. Faiblement éclairée par un jour jaune passant à travers une vitre en papier, une vieille femme filait. C'était la grand'mère. A notre entrée, trois petits cochons noirs, effrayés, se réfugièrent sous sa chaise en grognant. Dans un coin, le grabat de l'aïeule; à côté, le petit lit de l'enfant.

Au chevet de ce lit, Betsy me montra une espèce d'étagère à peine dégrossie, accrochée au mur.

Sur la planchette du milieu; recouverte d'un linge, bien blanc, au-dessous d'une image de saint Patrick, le patron chéri de l'Irlande, entre deux bouquets de fleurs pâles, j'aperçus les petits souliers. C'était comme un coin riant et soigné au milieu de toute cette misère.

La pauvrette les regardait avec admiration, presque avec recueillement, comme une relique.

—Mais il faut les mettre à tes pieds! lui dis-je en riant.

Elle parut étonnée, presque fâchée;

—Oh! fit-elle, jamais! ils sont trop beaux!

Nous glissâmes quelque argent dans la poche de la vieille grand'mère et dîmes adieu à Betsy. Mais elle ne voulut pas nous quitter encore et nous accompagna jusqu'à la voiture, qu'elle suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir.

Un mois après, nous repassâmes au même endroit, en sens inverse, c'est à-dire de Clifden à Galway. Nous y faisions halte comme la première fois. Nous n'avions pas aperçu Betsy. Avant de quitter ce pays où je ne reviendrais jamais sans doute, je voulus revoir un instant notre petite protégée.

Je frappai à la porte de la pauvre maison. On ne m'ouvrit pas. Je tirai le loquet et entrai. Un triste spectacle s'offrit à mes yeux.

Autour du petit lit de Betsy, éclairé par trois chandelles fumantes, quelques vieilles femmes agenouillées récitaient une prière monotone.

A mon arrivée, le chant s'arrêta, toutes les têtes se redressèrent. Une des vieilles femmes se leva et vint à moi; c'était la grand'mère. Elle m'avait reconnu. Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

—Betsy! murmurai-je, Betsy...

En quelques mots, que je devinai plutôt que je ne les compris, elle m'expliqua, à voix basse, que Betsy avait pris les fièvres et était morte le matin même.

Je m'approchai. La tête pâle de l'enfant reposait paisiblement; ses longs cheveux noirs défaits s'étalaient en boucles épaisses; ses beaux yeux clairs avaient été fermés. De ses mains fluettes et bleuies, elle serrait sur son cœur l'image de saint Patrick et les deux petits souliers.

—"Pendant tout le temps qu'elle a été malade, me dit la vieille, elle n'a pas voulu les quitter: je la ferai enterrer avec, comme elle me l'a demandé."

Une larme me monta aux yeux. Je me penchai vers la pauvre enfant et déposai un baiser sur son front, tandis que les trois petits cochons noirs, réfugiés sous le lit mortuaire, tournaient vers moi leurs nez roses et leurs yeux effrayés.

# LE TRINQUET.

J'étais à Pau, ce printemps, et j'avais loué une voiture pour me conduire chaque jour dans la montagne. Ainsi qu'il arrive après plusieurs courses faites ensemble, je causais assez familièrement avec mon cocher. C'était un brave homme, marié, père de famille, mais très jeune encore. Son bras droit quelque peu ankylosé ne lui permettait plus le lourd travail des champs, et, parfois, il marquait un regret de sa force perdue.

—Je ne peux pas trop me plaindre, ajoutait-il cependant, car ce bras m'a sauvé la vie.

Intrigué de ces paroles, je finis par lui en demander l'explication. Il me raconta, de tout cœur, une histoire dramatique.

—Je suis d'Urt, sur l'Adour, me dit-il, et comme nous touchons au Pays Basque, nous sommes, dans notre village, grands amateurs de pelote, mais aussi d'un autre jeu moins connu des étrangers, le "trinquet." Les Basques espagnols n'y jouent guère. Quand ils viennent chez nous, ils se figurent nous battre facilement, parce qu'enfin le jeu se fait toujours avec une pelote lancée contre un mur; mais ils ne s'attendent pas aux doubles et aux triples réflexions de la balle qui peut, en effet, rencontrer quatre murailles, puisque le trinquet se joue à l'intérieur d'une vaste salle. Il y a, pour prévoir les coups, des finesses, et pour les envoyer, des chicanes qui conviennent particulièrement à l'esprit des Béarnais. J'ose dire, Monsieur, que j'étais maître à ce jeu. Mes parents s'en montraient fiers, et mes succès me valaient l'attention des filles à marier. D'ailleurs, j'étais bon travailleur et je ne chômais pas dans la semaine. Il y avait de l'ouvrage à la maison: huit vaches à soigner et à traire, deux juments, une belle paire de bœufs. M. Bantucy le gros fermier de la Chélotte, ne voyait pas de mauvais œil que je fisse la cour à son aînée, la belle Thérèse. Tout aurait bien marché et, sans doute, je posséderais encore l'usage de mes deux bras, s'il n'était survenu un Basque espagnol, cousin très éloigné de Bantucy, qui possédait, par delà les frontières, une assez jolie fortune comptée en pesetas, ce qui en augmentait l'apparence.

Ce beau garçon reçut un accueil excellent. Nous fûmes presque tout de suite sur le même rang dans les bonnes grâces de Thérèse. J'enrageais, mais je n'osais rien dire. A la mode béarnaise, je nourrissais mon idée, mais je ne la disais pas, ne manquant d'ailleurs aucune occasion d'avancer mes affaires. L'espagnol, plus violent, s'impatienta, et un soir, comme nous revenions à deux de la Chélotte, il me prit à partie au milieu des champs.

—Je n'ai pas l'habitude de tourner autour de la pâtée, comme les chats, me dit il, et il faut que je sois fixé avant de retourner dans mon pays. Que Thérèse soit à toi ou à moi, mais ne traînons pas!.... Veux-tu jouer notre chance à la pelote?

Je m'exclamai sur la grossièreté de faire ainsi d'une honnête fille un enjeu, mais j'ajoutai aussi que, nous autres Béarnais, nous préférions le trinquet à la pelote.

—Je n'y ai jamais joué, me répondit-il, mais je sais ce que c'est. Quatre murs ou un seul, cela m'est bien égal!

Je savais qu'il avait joué à la pelote contre les plus fameux et qu'on le citait à Cambo, à Saint-Palais et à Saint-Jean-Pied-de-Port pour sa souplesse et la rapidité de son coup d'œil. Il se disait ce qu'ils se disent tous, que mettre des ballons dans un filet, tout le long d'un mur, offrait moins de difficulté que de répondre aux ripostes d'un Chiquito. Je profitai de sa présomption.

—Eh bien! répliquai-je, jouons donc nos chances au trinquet.

Vous pouvez penser, Monsieur, ce que fut cette partie. D'un commun accord, nous en cachions l'enjeu; mais nous avions eu soin de prendre des arbitres. Je revois mon Basque, avec cette concentration et cette rudesse propres à la race. Il croyait triompher par ses bonds prodigieux, par sa force et sa résistance, mais je lui envoyais la pelote d'un bout à l'autre de la salle, et il tournait sur lui-même, dans une rage impuissante. Il broyait le sol sous ses pas et, à deux ou trois reprises, je pus croire que le diable d'homme avait découvert les malices du jeu. Cela ne durait guère: on le voyait se déconcerter à nouveau, et je riais à part moi de ses vains efforts. Il devint bientôt évident que Thérèse m'appartiendrait. L'espagnol devenait sombre et me jetait de mauvais regards.

Nous en étions là quand M. Bantucy parut. Il venait, en passionné du trinquet, attiré par le bruit d'une rencontre sensationnelle. Il avait beaucoup de sympathie pour moi, et, visiblement, me destinait sa fille. Comme la plupart des Gascons, il craignait un peu les Basques, et quoiqu'il fût très ébloui par le nombre de pesetas que l'Espagnol devait apporter en ménage, il savait trop bien compter pour ne pas estimer à leur valeur mon courage au travail et ma bonne conduite. Emporté par l'enthousiasme, il m'applaudit à plusieurs reprises. Je vis mon rival pâlir, tandis que sa bouche, soigneusement rasée, murmurait des paroles en langue basque que je ne compris pas.

D'ailleurs, il avait perdu. Je marquai joyeusement mon dernier point, puis je me retirai sur la place en feignant de ne pas m'apercevoir de la fureur du perdant. Quant à lui, il sortit derrière moi et s'en alla comploter quelque chose avec deux ou trois Basques des environs de chez nous.

Bantucy me paya à boire, et je le reconduisis jusqu'à sa ferme, en lui parlant de manière à ne plus laisser de doute sur mes intentions. Je le quittai à sa porte. Le soleil se couchait, la nuit était proche. Comme j'arrivais dans un grand diable de chemin creux, quatre hommes m'arrêtèrent; c'étaient l'Espagnol et les Basques du complot.

—Minute! me dit-il, faudrait voir si tu as autant de chance au couteau qu'au trinquet.

—Tu n'es qu'un coquin, répondis-je, tu veux m'assassiner. Voilà un beau mari pour Thérèse Bantucy!

—Qui parle d'assassiner, reprit-il. Voici un couteau, un bon. J'ai le mien. C'est un combat loyal.

—Non, criai-je, c'est un guet-apens et je ne me battrai pas.

—Tant pis pour toi, fit il; mes compagnons sont juges que je t'ai donné un couteau.

Et il le jeta à mes pieds. Je refusai de le ramasser. Alors, il bondit sur moi et me porta un coup à la poitrine. Je me crus mort, mais d'instinct j'opposai mon bras à la lame qui me passa tout au travers et m'érafla une côte. Je tombai par terre avec un cri.

"Tu as gagné au trinquet, fit dédaigneusement l'Espagnol, moi j'ai gagné au couteau!"

C'est depuis ce jour que mon bras est devenu trop faible pour les travaux des champs. De ce coup, je perdis Thérèse, vous pensez bien.

—Comment! dis-je, ce Bantucy a eu le cœur de vous refuser sa fille?

—Que pouvait-il faire?.... Je n'étais plus l'homme qu'il lui fallait. Thérèse a épousé l'Espagnol; mais elle n'est pas heureuse, car il la rudoie.... Et, ma foi, à de certains moments, je pense que je tiens le bon bout, car je gagne bien ma vie; ma femme est une brave femme, j'ai trois beaux garçons et une fille que, sans rancune, j'ai appelée Thérèse.

# Punch d'Adieu

## Les mariages manqués

Et je me fais l'interprète du régiment tout entier, en exprimant au commandant Mommarin les regrets que nous inspire son départ, alors que son vaillant passé militaire eût rendu, dans une guerre future, ses chefs fiers d'avoir un tel auxiliaire, ses subordonnés sûrs d'eux-mêmes sous un tel commandement.

Un brouhaha sympathique accueillit la péroraison du colonel qui heurtait de sa coupe celle du commandant. Les officiers se pressèrent, dans une bousculade de chaises, autour de Mommarin pour lui donner, par le choc des verres, la dernière accolade.

Le vieux soldat recevait cette chaleureuse ovation avec une émotion grandissante, qui faisait trembler sa main et osciller le champagne dans le gai cristal de la coupe. Il voulut répondre; mais, aux premiers mots, sa gorge se serra, les sanglots étouffèrent sa voix; et il retomba sur la banquette du cercle, ayant la pudeur de l'attendrissement qui mouillait ses yeux si fiers en présence des canons, il ne put que chevroter:

—Merci, mon colonel.... merci, mes amis...., car ici vous êtes tous mes amis.. et je vous aime bien..

Le colonel boucla son ceinturon, les officiers supérieurs se conformèrent à son mouvement. Après une dernière poignée de main au récipiendaire, ils sortirent. Sur le seuil de la salle, le chef du corps eut un regard paterne et un bon sourire à l'adresse des jeunes officiers qui n'attendaient que le départ de la "tête de colonne" pour s'amuser. Le colonel ne l'ignorait pas; il aimait ces fins de fête, un peu folles, mais qui maintiennent dans le cadre un lien de solide et large camaraderie.

Mommarin, lui aussi, avait fait mine de se lever, mais d'un geste sans conviction; les jeunes gens,—comme il y comptait,—le retinrent; ils lui enlevèrent son képi et son sabre. Heureux de se laisser faire, le commandant parut condescendre à leur désir.

C'était toujours ainsi. Il aimait les jeunes, les vieux à barbe grise, et les jeunes le lui rendaient bien. A chaque réception il faisait mine de se retirer, et quand le plus ancien lieutenant insistait pour le retenir, il se rasseyait tout content, en ayant l'air de se faire tirer l'oreille.

Ce soir-là, c'était pour la dernière fois!.....

Le punch, l'entrain des causeries, l'animation de la fête, l'explosion de jeunesse contenue toute la soirée en présence des "grands chefs," déridèrent le vieux soldat. On trinqua en chœur et, un instant après, on parlait femmes.

Chacun narrait son histoire auréolée par le prisme à travers lequel la revoyaient les têtes échauffées: bonnes fortunes d'étape, amours faciles de garnison, succès mondains... Le commandant écoutait avec un sourire errant, revivant son passé, sa jeunesse!

Le sous-lieutenant de Vroze avec l'expérience acquise dans les deux années qui avaient suivi sa sortie de Saint-Cyr, affirmait qu'il fallait croire en une femme: juste le temps d'un baiser!

On protesta, on approuva. Le commandant souriait toujours, mais un pli sabrait son front. Son mutisme étonnait un peu. On savait qu'il aimait à parler et qu'en pareille matière il faisait profession d'honorer la femme. On s'enquit de son avis.

—De Vroze a raison, accentua-t-il.

Et il se remit à fumer.

Le ton et la sécheresse de sa réponse surprirent. Cependant la discussion continua. Mommarin ne souriait plus.

Tout à coup il interrompit:

—Voulez-vous une histoire? une vraie, celle-là; celle de mon mariage manqué?

Les chaises se rapprochèrent, le cercle se rétrécit, et derrière le premier rang, tassés, les autres debout se penchèrent sur les épaules des assis.

Le commandant but d'un trait un verre de punch, s'essuya la moustache, toussa pour assurer sa voix et commença:

—Je venais d'être promu capitaine quand j'arrivai tenir garnison dans une petite ville du Midi. J'étais très fier de mes galons neufs et dès le jour de mon arrivée je les menai en visite. Dès l'une des premières maisons où je me présentai, je rencontrai, chez un de mes camarades mariés, une exquise jeune fille, la sœur de sa femme.

Et Mommarin passa d'un geste rapide sa main ouverte sur son front, puis reprit au milieu d'un religieux silence:

— Comment l'aimai je?.... Je n'en sais trop rien. Toujours est il que je ne vécus plus que pour elle et par elle. Toute une année je l'entourai d'une adoration muette. Mon bonheur était de la rencontrer quelques instants dans un salon, de la saluer dans la rue, de l'entrevoir à sa fenêtre. Je ne demandais rien, j'étais heureux!

"Mais mon silence n'avait pas laissé de me trahir aux regards curieux des nombreux découvrés de la petite ville. On jasait ferme de la passion du grand capitaine; on s'amusait même un peu de cet amour que je couvais dans mon cœur avec une vénération religieuse, avec une pudeur de timide,—car je suis timide,—soupira le commandant.

"Bref, un soir, dans un bal, j'étais adossé au chambranle d'une porte et, comme toujours, je la regardais. Elle vint à moi.

"Je la revois encore dans l'éclat de sa toilette rouge qui rehaussait les tonalités chaudes de sa peau de brune.

"— Vous ne me faites pas valser, capitaine? modula-t-elle avec de câlines, intonations qu'elle soulignait d'un regard crâne.

"Je m'excusai.... — Je n'ai jamais su danser. — Mais la brune fille ne se tint pas pour battue, et, au cours du cotillon, elle vint me chercher encore.

"Jamais, jeune gens, jamais je n'ai eu de bonheur comparable à celui éprouvé pendant ce tour de valse, gauchement tourné, mais où j'eus le courage de lui avouer que je l'aimais!

"Sa menotte trembla dans ma grosse main; puis me la serra bien fort.

"Le lendemain, je la demandai en mariage.... On me la refusa!

"J'étais sans fortune. Mon avenir militaire ne semblait pas assez brillant. - On avait raison, comme vous voyez, puisque je m'en vais commandant!.....

Et la lèvre de Mommarin se crispa en un amer sourire; il reprit:

—Trois jours après, je la retrouvai dans un nouveau bal. J'eus envie de me retirer; mais je craignis le ridicule. Je mis mon amour-propre à me montrer brave, seulement j'évitai la jeune fille toute la soirée.

"Elle savait que j'étais sien; aussi vint-elle me rappeler qu'à notre dernière rencontre elle m'avait promis le cotillon pour ce soir-là.

"Elle me dit cela, les yeux mi-voilés mais tendres, avec un bon sourire, une pression de main qui me reconquirent tout entier.

"J'avais raconté devant elle que les violettes de Parme étaient mes fleurs de prédilection: elle en avait un bouquet dans l'échancrure du corsage. Au départ elle me le glissa tiède, tout parfumé d'elle.

"Vous savez, jeunes gens, si j'aime les violettes!

"— Ayez foi en moi, m'avait elle murmuré.

"Fou d'amour, j'emportai mon trésor, et, de lui, mes baisers évoquaient l'arome de la femme aimée. Sa pensée ne me quittait plus. Elle m'avait promis que chaque jour je cueillerais son sourire, en passant, à dix heures, sous sa fenêtre. Rien, je vous le jure, ne m'eût, à cette heure, retenu et empêché de la voir.

"Enfantillages? Sans doute! mais de quelle autre chose vit l'amour?.....

"Un lundi, comme je revenais de la manœuvre, je la trouvai dans mon escalier. Hasard ou préméditation? je ne sais. Mais ce que je sais bien c'est qu'elle me tendit les bras, m'ouvrit large ses mains. Tout en les embrassant je lui dis ma demande, le refus de sa mère, ma résignation atroce jusqu'à l'heure qui l'avait ramenée à moi. Elle m'aimait donc un peu? Voulait-elle de moi qui l'adorais!.....

"Sans répondre, elle me tendit les lèvres et nous nous fiançâmes dans un baiser.

"Alors je tombai à genoux, lui jurant une impérissable tendresse .... et nous étions si troublés tous deux, si loin de la terre, si l'un à l'autre, que nous ne sentions pas qu'on pouvait nous voir, qu'on nous voyait, dans cet escalier ouvert à tous!.....

"Elle exigea que je retournasse chez sa sœur,—depuis le refus de leur mère j'avais cessé toute visite. —Je le lui promis. J'aurais fait bien autre chose pour lui obéir et pour la voir.

"Le roman suivait son cours, lorsqu'à la fin de mars, je reçus une lettre d'une écriture contrefaite. Sous un personnage à tête d'âne se lisaient des vers de mirliton; ils insinuaient que je faisais le beau pour avoir du son; lisez: pour capter une dot.

"Je crus devenir fou. On outrageait mon honneur dans mon amour. Je me jurai que je saurais le nom de l'auteur de cette infamie. Je le sus.

"C'était elle! mes pauvres amis ..... Je l'appris comme on publiait ses bans avec un riche lourdaud qu'elle avait en vue depuis longtemps; seulement il ne se décidait pas. J'avais servi à l' "allumer".

"Heureusement le régiment quitta bientôt le pays pour une garnison éloignée.

"Depuis je traîne ma vie et lorsqu'elle m'est trop lourde, trop désolée, je prends un bouquet de violettes desséchées, je les embrasse et je pleure.... puis je pense qu'elle était peut-être sincère quand elle me les a données!

.....

Il souriait de nouveau, le commandant, mais les jeunes gens n'avaient plus envie de rire.

—Garçon, tonna Mommarin, une autre tournée.

## Le danger des tapis

Méfions-nous des tapis d'Orient, qui ne sont que des nids à microbes, si l'on en croit le directeur de l'Institut Pasteur de Constantinople. Celui-ci affirme, en effet, que dans plusieurs régions du Caucase et de la Perse, on creuse en terre de larges fosses où l'on dispose des tapis en intercalant entre eux d'épaisses couches d'excréments desséchés de cheval et de mouton. Lorsque, après plusieurs jours, les tapis sortent de cet affreux mélange, ils ont pris une nuance passée délicieuse à l'œil et absorbé des germes morbides en myriades innombrables.